

POURQUOI TROUVE-T-ON DES BATEAUX DANS LES BOUTEILLES

Jusqu'à aujourd'hui, personne n'avait soupçonné la présence de cette ruche au fond de ce buisson ; et encore moins, ce que l'on pouvait y découvrir...peut-être entrevoyais-je quelque chose malgré tout ; dans mon jardin, chaque nuit, lorsque les feuilles d'aubépine se mettaient à frémir ; puis à s'illuminer...je croyais aux feux de la Lune...mon frère croyait aux feux follets...eh bien non !...c'était la ruche...

Je l'ai compris bien plus tard – je ne sais pourquoi ; un soir de décembre, ce genre de soir où personne ne veut mettre le nez dehors, parce qu'il fait trop froid...c'était un hiver comme les autres...

...Jusqu'à ce que je ne me traîne dans le jardin, les yeux engourdis, poussée par une force invisible ; j'étais de ces bateaux qui se noient dans la clarté du phare ; la ruche était là...brûlant comme une flamme au-travers du buisson. Pas d'abeilles. Mais c'était une ruche exceptionnelle...cela aussi, je ne l'ai compris que plus tard...

J'ai marché jusqu'au buisson. J'avais les pieds gelés dans la neige, le souffle court, les ongles bleus ; je tremblais – la ruche aussi...comme un feu de joie...le vent jouait de sa flûte d'os, mes pas roulaient comme des tambours, la neige crissait – on aurait dit un gémissement. Drôle de concert... la ruche se taisait. Mais j'entendais son silence assourdissant...

Je me suis agenouillée face au buisson d'aubépine. Mes doigts ont commencé à chercher fébrilement au-travers des branches. J'ai plongé mes mains dans les échardes, comme une folle, brûlant et hurlant sans un bruit sur le blanc du jardin ; j'ai souffert, j'ai saigné ; et la neige étouffait mon sang qui ruisselait. Tout s'était tu, ma voix, mon souffle, la neige même ; j'étais noyée dans le silence. Et je continuais...tant bien que mal...

Chaque branche arrachée au buisson était un calvaire. La ruche me brûlait...c'était un soleil, une étoile qui dévorait mes mains...mais il fallait que je le fasse...j'étais un papillon attiré par la lumière...il le fallait... !

La lueur se faisait de plus en plus violente. J'ai plissé les yeux, déterminée à arracher la ruche du buisson. Coûte que coûte !

Puis j'ai rompu la dernière branche. La ruche était nichée comme un cœur dans l'aubépine maintenant rouge de sang. J'ai pris la ruche...elle était douce sous mes doigts...elle sentait le sel et l'aventure...

...Elle brillait à me rendre aveugle...

J'ai frappé dessus. J'ai cru voir un heurtoir – mais peut-être mes yeux éblouis ont-ils déliré ; elle s'est ouverte, ouverte en deux, comme un gros œuf, elle a saigné de sa lumière vaporeuse ; et, à l'intérieur...j'ai cru voir une tour immense, qui portait fièrement en son crâne une flamme fulgurante ; la mer qui enrageait à ses pieds, quelques bateaux éperdus noyés dans son écume – puis tout s'est enfui. J'en ai conçu un terrible sentiment d'injustice – pourquoi disparaître quand le découvrais enfin la merveille cachée dans mon jardin ? J'ai livré une larme au feu de la ruche, elle a coulé le long de mes yeux brûlés. La lumière du phare a quitté la ruche pour rejoindre le ciel moucheté d'étoiles...la mer s'est mise à couler sur mes genoux...les bateaux se sont cachés dans des bouteilles, pour s'arracher à l'envol de leur lumière, pour rester en ce monde...l'eau montait...montait...elle emprisonnait la lumière dans ses vagues comme des lucioles dans un bocal...elle a rugi, s'est jetée sur moi...

J'ai suffoqué...

*

**

L'eau a coulé...coulé longtemps, sur cette terre désolée...le phare éteint s'est niché sur une colline...les bateaux sont restés dans leurs bouteilles, avec leurs marins, leurs capitaines, et les perroquets en prime. Je suis montée tout en haut du phare...tant bien que mal...m'accrochant à mon souffle comme à une bouée à la mer, avec mes marins, j'ai cru ne jamais en trouver le sommet...une marche, puis l'autre. Les matelots suivaient, dans leurs bouteilles, comme de bons matelots qu'ils étaient ; l'ascension fut rude, douloureuse, portée par un espoir et une angoisse indéfectibles – comme pour monter dans les haubans, en s'écorchant les mains ; comme subir la morsure des punaises et des poux, en pleine mer ; ce qui nous portait, c'était ce que nous avions le plus au fond du cœur, une flamme brûlante qui nous habitait et que même l'océan ne parvenait pas à éteindre.

Les marins courageusement s'accrochaient au souffle des autres. Plus nous quittions le sol, plus le silence se faisait, et plus nous avions besoin du vacarme des ports, des cris des dockers ; nous écoutions, et chaque respiration, chaque halètement du vieux hunier était un « hisse et ho ! » retentissant !...Alors nous reprenions des couleurs, nous exhortions à monter encore plus haut, pour revoir leur ciel grisâtre comme un vieux buvard trempé ! « « Hisse et ho ! Du nerf ! » Il fallait grimper, être sûrs d'exister – parce qu'au fond, peut-être la mer m'avait-elle tuée...nous arrivâmes dans les appartements du gardien...une lanterne au plafond, un lit tout de bois lambrissé – il faut dire que tout dans cette pièce était lambrissé, de près ou de loin...

La porte menant à la lanterne était ouverte ; elle donnait sur un petit escalier à vis – étroit, qui semblait plus tourner dans tous les sens plutôt que de former une hélice digne de ce nom ; nous

montâmes les quelques marches, décidés à arriver la tête haute, en rang d'oignon comme il se devait dans un escalier aussi étriqué.

Nous arrivâmes enfin dans la lanterne. L'optique, aveugle et muet, nous fixait comme un œil moqueur... – l'œuf clair de quelque créature monstrueuse...et, froide comme un jour d'hiver, montant des centaines de fois le long de sa coquille de verre, la tache sombre qui signifiait l'ombre de cuivre ; « la lampe », déclarai-je à mes matelots. Devant la beauté de cet assemblage, personne n'osa piper mot. On se tut...on se tut et on regarda...

Puis – je fus la première à le remarquer – l'odeur marine et le vent goguenard s'engouffrèrent dans la lanterne ; oh ! Pas trop fort ! Avec délicatesse, – comme pour réveiller les marins de leur rêve. Une porte était ouverte, elle donnait sur un balcon. L'équipage sortit. On échangea quelques phrases, lapidaires, chuchotées à voix basse, comme dans une église...toute odeur de pétrole brûlé avait disparu, toute lumière, toute vie...le phare semblait mort...mort et abandonné...et j'ai craqué une allumette...

La lampe de cuivre s'est enflammée ; l'optique s'est mis à tourner comme un soleil. Je l'ai regardé, si longtemps que j'en ai perdu le compte des jours – je suis devenue aveugle...et je n'ai aucun regret...parce que je sais pourquoi on trouve des bateaux dans des bouteilles...

*
**

Je suis gardienne de phare maintenant. Si haut que l'océan ne m'atteindra jamais. J'ai sauvé quelques bateaux, qui voguent dans mes bouteilles, sur le buffet ; quelquefois, je les pose sur le balcon du phare, ils s'embrasent à la lueur de la lampe, ils rougeoient, ils sont heureux. Jamais ils ne s'échoueront dans ma bouteille. Alors, je m'assois sur un tabouret, tout en haut de ma tour, je songe avec eux ; et je pense à la ruche...qui sait si je ne suis pas rentrée dedans...qui sait si mon frère ne m'a pas oublié...

J'espère que mes bateaux ne m'oublieront jamais...

C'est que je les aime, mes bateaux...ils sont enfermés sur un océan, comme moi...chacun a sa prison. Celle des bateaux est une bouteille. Celle de la bouteille est mon phare...celle de mon phare est la ruche...celle de la ruche est mon buisson...

Je l'ai arraché...j'espère que la ruche me rendra la pareille,...

...que mes bateaux ne seront pas ingrats. Je pense à tout cela...le soleil d'un phare peut facilement inviter à la méditation. Mais pour cela, il faut être aveugle...aveugle et sourd...

Enfin, chaque nuit, quand je sens l'optique s'embraser, je me rappelle la ruche, la ruche-lanterne, qui ressemble tellement à mon pauvre phare ; pleine de lumière mais sans personne à guider... ! Alors je suis heureuse...parce qu'au fond, ma ruche a bien guidé quelqu'un vers son destin...

...moi... !